# TABLE DES MATIÈRES

<table>
<thead>
<tr>
<th>TRACÉES D’ÉCONAUTES</th>
<th>.................................................................</th>
<th>6</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>UN POÈME À PLANTER</td>
<td>..................................................................</td>
<td>11</td>
</tr>
<tr>
<td>CYGNE</td>
<td>..................................................................</td>
<td>14</td>
</tr>
<tr>
<td>SINGAPOUR, TABLEAUX</td>
<td>..................................................................</td>
<td>16</td>
</tr>
<tr>
<td>VARIATIONS PAYSAGÈRES</td>
<td>..................................................................</td>
<td>18</td>
</tr>
<tr>
<td>L’AUTRE OCÉANOGRAPE</td>
<td>..................................................................</td>
<td>20</td>
</tr>
<tr>
<td>LE MIGRATEUR</td>
<td>..................................................................</td>
<td>24</td>
</tr>
<tr>
<td>HALOMONAS TITANICÆ</td>
<td>..................................................................</td>
<td>26</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>TRACES</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>PISTES</td>
</tr>
<tr>
<td>BONNAVENTURE</td>
</tr>
<tr>
<td>L’ORGANE PERDU</td>
</tr>
<tr>
<td>SEULE TÉMOIN</td>
</tr>
<tr>
<td>DE TERRE ET D’EAU</td>
</tr>
<tr>
<td>AU JEU DU CHAT</td>
</tr>
<tr>
<td>POPO, LE LARGE ET MOI</td>
</tr>
<tr>
<td>FRANCHIR UNE LIGNE IMAGINAIRE</td>
</tr>
</tbody>
</table>

<table>
<thead>
<tr>
<th>ARCHIVES</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>MYTHOLOGIE DE LA TOMATE</td>
</tr>
<tr>
<td>BRUXELLES AVEC VUE</td>
</tr>
<tr>
<td>ESPACE D’ERRANCE</td>
</tr>
<tr>
<td>SURIMPRESSIONS</td>
</tr>
<tr>
<td>LE CHAGRIN DES PAUVRES</td>
</tr>
<tr>
<td>#biographieNumérique</td>
</tr>
<tr>
<td>LES AUTEUR·ICES</td>
</tr>
<tr>
<td>ICONOGRAPHIE</td>
</tr>
<tr>
<td>OURS ET REMERCIEMENTS</td>
</tr>
</tbody>
</table>
Tracées d'éconautes

Éditorial par Catherine Mazauric

 Vas-y que je te chevauche le stratocumulus, hardi que je le flatte en croupe, en avant les acteurs de la transition écologique. L'éconaute, ça vous aurait d'abord comme un côté épique. Ça vous éclaircirait le ciel. Mais rembobinons plutôt. Petite, j'aime l'odeur bleue du sulfate sur la vigne surchauffée. J'ai appris, en m'y faufilant, à ne pas me couper aux feuilles des canisses. Je sais aussi nommer les nuages à nuit tombante. Mon préféré, en forme de cigare, peuple le ciel de ses présages oblongs, autant d'ovnis tranquilles.

Aujourd'hui, ça me paraît beaucoup moins simple, et si les noms sont restés, il faut que je révise : les cumulus d'été bien sûr, ça, ça va, nuages de beau temps qu'on imagine mal chevaucher d'ailleurs, trop potelés, des montures indolentes. Les autres, je ne sais pas trop, et la classification apprise autrefois laisse voir des accrocs dans ses compartiments, et qu'il faudrait plutôt apparier tout ça, croiser les critères, décrire dans la nuance. Mais un nuage reste un nuage, et peu importe qu'on le nomme, il dit le temps qu'il fait. Respirer le sulfate à pleins poumons, c'est devenu rare, bien que dans une rue voisine une dame âgée en fasse encore pulvériser le long du grillage pour dissuader les chiens — ou les chats du quartier peut-être ? — de pisser là. Et je goûte l'odeur au passage, c'est elle qui me ramène aux étés de petite enfance.

Dans un ciel à cirrus et altocumulus, les éconautes laisseraient de ces traînées de condensation qui, il n'y a pas si longtemps, faisaient bondir le cœur d'une furtive frénésie, l'élan qui porte au loin, la joie des départs par procuration. Longtemps, on a dit ces traînes d'avion inoffensives. On les comptait, se les montrait du doigt d'un air réjoui. Puis on s'est avisé qu'elles contribueraient peut-être, de façon non négligeable, au dérèglement climatique. On les appelle cirrus homogenitus, tout un programme. Les images Google les exposent quadrillant le ciel en figures rageuses à gommer le bleu, comme un gamin qui crayonne, arrachant le papier de sa mine.

Donc, rembobinons encore, l'histoire n'est pas écrite. Celle de l'université, pourtant, prend des voies de plus en plus semblables à la « route coloniale dont l'intention se projette tout droit, à quelque utilité prédatrice ». Il nous en faut du projet, et les acteurs qui vont avec. Je me rappelle de premières conversations, à l'ébauche de ce qui est devenu le Master Écopoétique et création. Il fallait formuler des objectifs, désigner un public. Dans la recherche collective d'idées, le seul mot qui me venait était « activiste ». Des activistes. Et ne trouvant décidément pas d'autre mot, je disais alors, un peu gênée mais amusée quand même, que bon, il allait falloir écrire ça autrement, mais que c'était l'idée. Pas neuve, pas originale, parfois joliment déclinée par d'autres en artistes, mais double objet de partage et d'urgence. Ça peut se dire « acteurs de la transition » somme toute, car tout dépend des voies que l'on emprunte, et en tout cas une chose est sûre, ça ne va pas tout droit.

On est pris de furieuses envies de bifurcation, de maraudes dans les canisses − faire attention au tranchant des feuilles, aux barbes agrippantes du végétal. En contrebas et à distance de ce qu’en Afrique de l’Ouest on appelle d’une catachrèse le goudron − la route qui trace, et c’est aujourd’hui au-devant du mur qu’on voit. « Traces » ou bien « tracées » ? Nos écrivains hésitent. « À l’origine, en langue créole », écrit Chamoiseau, « on appelle traces de petits sentiers creusés dans les herbes ou les mousses par les pieds qui les empruntent ». Et de rappeler comment Glissant a théorisé, de là, la Trace et sa diffraction. Trente ans plus tôt, le même, avec Confiant, dessinait le sillonement des « tracées », de « petites sentes » élaborant la multitude diffractée de leur récit alternatif au plan colonial, « spirale collective » à même le frissonnement végétal, élaborations subtiles des marronnages et créolisations. Qu’elles soient sentes mobiles ou empreintes légères, les traces, écrit encore Chamoiseau, « sont vivantes », animées en variations par des solitudes convergeant « avec d’autres intentions singulières ».

Ce que parcourent et décrivent ces tracées, c’est aussi une perception autre de la littérature, et des formes qu’elle prend aujourd’hui. J’eprouve de nouveau ici, avec le Master Écopoétique et création, en lisant les textes qui bourgeonnent puis se déploient, le ressort d’une conviction primitive, à savoir qu’il n’est de bibliothèque qu’animée du souffle des vivants, de livres qui ne respirent à travers nos lectures, nos façons multiples de les ré-imaginer et de les réécrire. C’est encore Chamoiseau qui parle (en 1991) d’une « vie insue des biologistes, germée d’une poussière d’encre », pour rappeler : « C’est d’abord ça littérature […] mêlée à l’oxygène des vies. » Dans les tracées des éconautes, humer l’odeur obscure du monde.
TRACES
En équilibre au bord du monde,
quelque part entre l'Oregon et Alpha du Centaure,
dans un espace comme une plage, une lisière, une forêt,
elle danse là, le regard plongé
vers les étoiles,
les jambes deux racines qui s'étirent dans l'obscur,
les mains de longues branches qui tissent et qui nouent,
deux araignées qui rêvent
d'histoires de graines, de coquilles, de crânes de souris.

Le vent agite la folle-avoine,
celle qui pousse des deux côtés de la frontière,
prête à être cueillie, tressée en une couronne qui,
tenue face à des yeux, est un cercle qui contient l'horizon.
Assembler trois brins d'herbe et appeler ça un monde,
assembler ses deux mains et appeler ça un bol un rond
une besace un ventre une bouche une grande feuille une gourde une coquille
un filet un sac un porte-bébé une bouteille une boîte un réservoir une fiction-panier
c'est une technologie vieille comme le temps
(celui où l'on se raconte des histoires
de préférence autour d'un feu)

Elle place les brins du récit dans le cercle-panier,
ylanés
tissés
au bord du monde
avec lenteur
pour en faire une histoire.

Pas une histoire-qui-tue, avec un grand héros qui part chasser les dieux
ou les mammouths,
À coups de pouvoir-sur et de grandes découvertes arrachées au ventre du monde,
comme l'histoire du sol où plongent ses racines
où, entre les graviers, les vers, les feuilles mortes,
errent les mots
en fragments, oubliés,
de peuples qu'une main blanche a brisé en morceaux.
Les absences empoisonnent la terre,
tordent les arbres et les esprits :
là forêt qui y pousse fait une maison compliquée
mais on ne choisit pas son sol.
On peut continuer à croire l’histoire-qui-tue, les silex qui percent la laine des mammouths,
or on peut le soigner.

Alors elle va à reculs, le regard vers l’avant,
l’avenir dans le dos,
comme le porc-épic,
pour dérouler une toile où est tissé le monde
dans des filets de mots
au pied de la montagne.
La Petite Femme Ours s’engouffre dans l’obscur
où le récit bat comme un cœur, sans cesse.

Elle cherche une autre histoire,
une histoire qui nourrit,
une histoire à planter.
Celle de Mme Brown, de Thea, de Shevek,
un pouvoir-du-dedans
pouvoir de vie qui résiste et qui fait, qui produit et s’alimente, non plus en
prédation, du sang du corps des autres,
mais dans la relation, la danse, le lien,
dauf le tao, l’esprit, le rêve.

La Petite Femme Ours court derrière Coyote
et Coyote choisit toujours des chemins pleins d’ornières et de pièges, des chemins sinueux qui
tordent les chevilles
mais elle court
et elle rit
car tout le monde sait que c’est au fond des trous, des crevasses,
au bord du chemin, parmi la folle-avoine,
et pas sur l’autoroute
qu’on peut trouver des graines.
Alors la Petite Femme Ours ramasse son panier,
glane les mots et les noms et les choses,
car les choses ont un nom et ces mots un pouvoir.
Elle dit que l’écriture est un voyage à leur rencontre, à celle d’une langue qui ne peut pas mentir
et qui toujours s’échappe,
que c’est à sa recherche qu’on trouve la magie,
une porte sur un monde où les mots richesse et don ne font qu’un.

Elle danse là, le regard plongé
vers les étoiles,
dans un espace comme une plage, une lisière, une forêt,
quelque part entre l’Oregon et Alpha du Centaure,
en équilibre au bord du monde.
Elle dit : c’est un roman,
une histoire sans héros
sans guerre épique
sans fin, peut-être.
Et peu importe qu'elle parle des étoiles
ou des graines qui germent
ou du temps qui spirale
puisqu'elle parle du monde.

L'imaginaire est la main gauche du réel,
le réel est la main droite de l'imaginaire,
ceux que l'on croit opposés dansent en cercle
et deux font un, enlacées comme des amant•es.

L’eau est trouble, de temps à autre jaillit un poisson que je loupe inévitablement. J’entends le plouf, plus ou moins fort, plus ou moins décevant, je ne vois pas la bête, quand je lève la tête elle est déjà retournée dans le flot terreux. Un peu plus loin, des adolescents en sortent de la ferraille couverte de rouille, épaisse. Ils jettent des aimants au bout de cordes robustes et tirent de toutes leurs forces, ils se mettent parfois à plusieurs pour sortir de l’eau une épave à deux roues qu’ils exposent aux yeux de tous. Quand je rentrerais je serais gênée devant le spectacle des carcasses offertes aux regards des passants.

Les cordes que je pince sont un appel, les cygnes sont attirés par la musique comme le grain, si j’ai de la chance, ils viendront à moi en glissant. L’instrument est fin, paroi de bois sur paroi de peau. Il s’imprime, entre en résonance, quand je me déshabillerai pour me laver il y aura la marque rouge de sa courbure pareille au cou de l’animal qui s’approche. Le cygne arrive d’on ne sait où, l’autre rive est vierge, juste un mur qui s’élève jusqu’à la ville. Il n’a pas l’air de venir de la flore marécageuse à côté de moi. Je ne l’ai pas vu non plus se poser d’un vol. Le cygne est seul et le fleuve a arrêté de couler, il ne dessine plus aucun mouvement que le V de son sillage. Il apparaît comme l’ange à Marie. Que pourrais-je porter? Mon souffle s’épuise à cette pensée. Il me désigne de son bec sûr. Et son chant s’élève à mesure que le mien se perd. Il va parler. Me dire que je suis mère. Le cygne avance et se met à battre des ailes en mesure, il s’accompagne. Il danse presque face à la femme qui se tient droite et dégage sa poitrine de son instrument. La main dans un sac de pain sec. Je lui tends un morceau. Resterai-je sans voix? Ma main demeure ouverte, inondée de blé dur, j’ai le sentiment de lui offrir mon cœur. Plus il s’approche, plus le chant me pénètre. Les pêcheurs n’entendent pas, ils continuent à jeter leurs lignes magnétiques dans l’espoir d’y trouver un trésor. Moi c’est l’amour pur que je recueille. L’animal rejoint la terre, il se tient debout, ses ailes sont un jardin. C’est le printemps.

Contre moi le cygne continue son chant, il y a dans sa fougue quelque chose du condamné. Il sait
que je l’attends, il sait que je désire. Les plumes bouchent désormais mes pores. L’air qui sillonnera en lui sort brûlant et me réchauffe. La mort ne l’effraie pas, il l’attend. Car c’est l’heure. Il plante en moi son passé, son présent et son futur. Je me laisse faire, il est beau. Son cou entoure le mien avec une sinuosité qui rassure au lieu d’étouffer. Mon larynx s’amollit et se remet à vibrer sous la pression de mon ventre. Je chante avec lui, un demi-ton au-dessus, personne n’écoute notre harmonieux duo mais nous sommes là ensemble, deux corps chantants dans la ville qui les cachent et les met en scène.

Quand je me réveille, c’est la nuit. Je suis seule, couchée sur le ventre contre le sol caillouteux, vaseux aussi, de la berge. J’ai froid, chacun de mes membres cherche à rejoindre mon centre qui lutte pour préserver le souvenir de la visite. J’ai conscience de mon épaisseur ; de la terre à la surface de mon dos, il y a un monde.

Les joggeurs ont fini leur course, les pêcheurs ont laissé le fruit de leur journée étendu aux yeux de tous, sous les lampadaires. Tout est précieux mais rien ne vaut qu’on l’emporte. Je ne bouge que la tête pour mesurer l’espace au sein duquel je végète ; je suis pleine. Rien n’est pareil le jour d’avant. Le cygne a disparu. D’autres flottent au loin, la tête enfoncée sous l’aile, à la merci de l’eau qui a repris son cours, multicolore, elle clignote. La ville se reflète à sa surface. Sur mon dos, la lumière d’une pauvre lune. Si je me lève alors je perds ce qui m’a été offert en échange du chagrin que j’avais traîné là. Le sac de pain est éventré, il ne reste que des miettes qui brillent.
Perchée sur ma terrasse, je laisse la rumeur incessante de la route au loin bercer mon insomnie.
La nuit est nue, privée de ses diamants et de son repos. Les lampadaires ont tué le spectacle des étoiles et tout espoir de philosophie. Sous leur coupole, des insectes volants s'agglutinent dans une chorégraphie extatique et risquée. Leur lune a une ampoule oiseuse et funeste. Sous cette publicité de lumière, se savent-ils si près d'être mangés ? Les chauves-souris prétendent encore croire être nocturnes malgré les halos. Elles font leurs derniers allers-retours entre le tembusu et le jacquier. Leurs ailes se déploient dans un claquement de caoutchouc et dessinent sur le goudron de la rue une ombre fade et confuse. Une silhouette de raie. Elles se pendront bientôt aux branches, protégeant leur quiétude d'un déguisement de bourgeon ou de gousse. À leur verticale, le trottoir exhale l’odeur de leurs excréments. Le ciel de l’aube s’aquarelle, le jour va se lever. Les éclairages s'éteignent et emportent les nuées dansantes dans la sécurité de l’invisible.


Le vent se lève d’un coup. Troncs lisses et jointures marquées, les bambous s’ébrouent. Le jasmin crève répand son parfum fragile mais envirant. Le ciel s’éclaircit brièvement, puis se peint...
« C'est le goût de la liberté qui met au cœur de chacun un désir de montagne. »
Henri Pourrat

Première variation

Comment décrire ce qui fut un éblouissement à la fois sensoriel et visuel avant de devenir sentimental? Cinq ans plus tard, je ne sais toujours pas ce qui m'est arrivé en ce mois de juillet, alors que nous prenions le dernier lacet qui devait nous mener sur le plateau du causses Méjean. Le décrire ne peut être qu'une tentative maladroite de retrouver quelque chose de l'ordre du surgissement tout autant que de l'extase. Un quelque chose à la fois vide, et plein. Une chose vécue à la fois quelconque et exceptionnelle puisque tout à coup, il n'y eut plus que ça, qui s'imposa à moi au détour d'un nouveau virage.

Je revois avec tant de précisions ce jour où j'ai voulu découper l'espace, trancher le cadre au fond duquel resteront à jamais ces reliefs boisés que je surplombe. Les montagnes narguent un ciel majestueux, drapé dans un bleu qui n'a jamais été aussi céruleen. La couleur me traverse. Je veux garder pour moi à jamais cette émotion totalement, désespérément inattendue d'un ciel transformé en relation amoureuse.

Devenu paysage-besoin, le causses me manque comme me manquerait une dose de beauté sauvage. Je veux le soleil sur ma peau, l'odeur de la lavande sauvage, le vent insulaire de la montagne, les cardabelles au milieu des pierres grises, le bruit des sonnailles, le sourire des bergers ridés par le soleil. Je veux aussi les nuées de papillons, les chardons immenses, cerbères végétaux qui dardent leurs piquants sur les sentiers pierreux. Je veux un paysage vivant où le loup a sa place. Je veux enfin, je veux surtout, ce silence qui rend toute présence humaine source de joie. Pourtant, il n'y a rien d'humain ici, juste du vivant jusque sous les pierres. Tout bruisse et s'agite au milieu d'éclairs lumineux. Pourquoi cette envie de tout ramasser? Je prends un morceau de bois mort gris souris. Il ressemble à du bois flotté. Je le savais bien : nous sommes sur une île.


Deuxième variation

Deux ans plus tard, je marche sur l'une des montagnes compagnes du Méjean : le mont Lozère. Je l'arpente par tous ses sentsiers tant et si bien que je m'y suis perdue. Me voilà traversant une forêt,


La beauté qui m’affole. Je vais faire un syndrome de Stendhal primitif, une version sauvage, extatique et terrèstre dans laquelle les sculptures seront remplacées par des reliefs baignés de rayons chauds et tentaculaires; les tableaux par d’immenses étendues dorées où tout bruisse. Je suis ivre de soleil et de vent. Je continue à avancer en suivant un chemin que longent des murets de pierres sèches. Les marques humaines sont là, dans ces tracés du paysage : les chemins bordés de murs bas, les cadoles pierreuses, les poteaux gris qui délimitent les champs, les tas de bois bien rangés en bord de forêt, et les colliers au cou des animaux.

Troisième variation

Alors que j’écris, la tempête Eunice a transporté en Bretagne un ciel bas et lourd dont le gris ardoise me rappelle celui des orages lozériens. Dans cinq mois, je vais retrouver mon île devenue tableau intérieur. Mais inutile d’attendre. Je peux d’ores et déjà contempler, presque à volonté, certains des traits initialement tracés en arrivant sur le plateau du Méjean : une plante accompagnée de ses vertus, un fruit abrité dans une clairière, un saut de chevreuil au milieu des blés, des chemins bruissant de promesses.

Orée Li

L’AUTRE OCÉANOGRAPE

« La nature a une perfection à elle, surprenante,
et qui résulte d’une addition de limites »
Alessandro Baricco, Océan Mer

15 x 21,26 cm
ou
L’opéra des iodes

Blanc + blanc =

Blanc + blanc =

Blanc + blanc =

2 x (blanc + blanc) =

Blanc + blanc + une trace rouge =

Blanc + blanc + 1 trace rouge =

2 x (blanc + blanc + 1 trace rouge) =

44,2 x 100,8 cm
ou
L’interrogation de l’œil

44,2 x 100,8 cm
ou
L’interrogation de l’œil

Blanc + blanc + une trace rouge =

Blanc + blanc + 1 trace rouge =

2 x (blanc + blanc + 1 trace rouge) =

44,2 x 100,8 cm =

un bateau est passé, très loin dans le visage
un naufrage
la naissance et la mort d’une frégate sous la peau
Reconstruire les épaves-lignes d’un visage autre

la langue foudre-lèche
les grains de sable symphone
le silence n’existe pas
son inexistence est une langue
Peindre cet orage blotti
dans les muscles de l’eau
Blanc + une ombre d’ocre =
Blanc + une ombre d’ocre =
2 x (blanc + une ombre d’ocre) =
35 x 50,5 cm =

la mer n’est pas bleue sous le soleil
les sens ont éclaté le corps de cette image
désenclavé les eaux de leurs bleuites chaines l’eau
Redessiner la morphologie des teintes natures
Les troubles solubles

Blanc + les traits d’une main = des cellules dans les miroirs
Blanc + les traits d’une main = les gestes n’ont pas de fin
les gestes se reflètent
2 x (blanc + les traits d’une main) = tous les résultats se sont dissous dans
26 x 13,4 cm = En méta-mathématicien
peindre sa désagrégation germinante

15 x 21,26 cm + 44,2 x 100,8 cm + 35 x 50,5 cm + 26 x 13,4
ou
Toiles

La thèse explode
l’antithèse se noie
les résolutions flottent
coques à la mer

sous l’orage de peinture
transparente
évasée de langages

le peintre s’évapore
vers les nuages
visage en balustrade
avale un astre jaune
redescend sur la plage
donne à boire à sa toile
trois cristaux de sels blancs

à devenir
regards

son chevalet visite abysses et épaves
des marins fantômes passent
dans chaque bulle d’écume
flotte un petit cadavre

les ondulations abandonnent et embrassent
le même corps
en même temps
sans organes compréhensibles,
au ventre du peintre
les divergences s’accompagnent avec timbales
l’immersion se dresse
poisson-volant entre le suicide et le miracle

l’ardeur nécessaire du « ne pas savoir, sans fin »
sans suite
et vers l’envers

pour elle
ou peut-être pas...

dans l’étreinte et le rejet
déshabille la question

la palette est de lèvres
un sang de dire circule au pinceau de la veine

la mer était jaune
il était dedans
la mer était verte
il en est sorti
la mer était mauve
la mer était rouge
il est retourné
la mer était noire
il était la mer
il était dans son ventre
une réécriture
Marie Julie

LE MIGRATEUR

« On n’oublie jamais les gens qu’on a rencontrés, on a juste du mal à s’en souvenir. »  
*Le voyage de Chihiro*, Hayao Miyazaki, 2001

PREMIER CONTACT

Nage, ne t’arrête pas ! Fonce !
Noir, *black out*, Flop Flop
Déguerpir ! Fendre les papyrus.
Bruit sourd… Des géants ?
Incroyables ! Légendes!!
Bien sûr, des disparitions…
Oui… des rumeurs.

Contaminer de peur l’étang, notre royaume
Leurs présences, leurs nuisances.
Se glisser… dans un rocher
Ouvrir la bouche.
Soulagé.
« Bon laisse ! Pour aujourd’hui, c’est mort. On rentre ».
L’homme range ses hameçons.
Son petit garçon, en maillot de bain, l’observe.

LES MUES

Leptocéphale à civelle. Quitter les eaux salées… L’océan Indien. Les bassins plus doux.
L’étang.
C’est l’hiver austral.

Papa est mort ce matin.
Nous l’avons inhumé avec sa canne à pêche,
sa nasse, ses hameçons.
Au fond de moi, je jure de le venger.
Un jour.
LA RENCONTRE
À la faveur des cieux tropicaux
Habités par les Papangues
Loin d’être fort et indigo
Comme une carangue
Dans cet étang aux mille vertus
N’être pas l’intrus
1er mars, une demi-heure avant le coucher du soleil
Nager, glisser, merveilles !
Ma nageoire dorsale
Au-dessus de ma nageoire anale
Tout à coup, se sentir, dans les lignes, enserré
Affolement, se débattre, s’électriser
Être saisi par ses doigts
Le géant de nos légendes d’autrefois
Mordre Tordre Lâche prise, malotru !
Libre, s’éclipser, résolu.
Son corps lui, flotte, étendu

Dans l’étang de Saint-Paul de l’île de La Réunion, la pêche est autorisée du 1er au 31 janvier et du 1er avril au 31 décembre inclus.

Ce matin, 2 mars 2021, monsieur Rivière, pêcheur amateur et dirigeant d’une entreprise de BTP a été retrouvé mort, au niveau de l’embouchure.
À première vue, l’homme a succombé à une mauvaise chute sur les rochers tandis qu’il pêchait à la tâte, l’anguille.
Il y a cette carcasse dans le fond sur le sable, cette carcasse qui a vu et soutenu les frémissements des
voix humaines qui s’y sont agrippées, qui ont sauté de son bord, qui dormaient dans ses lits. Il y a
une carcasse et les fantômes des lits sur le sable ou leurs ossements. Des carreaux et les boiseries
qui les tiennent et qui grâce au sel restent encore là sur le sable du fond.

Si l’écorce de métal s’érodé, nous sommes cette substance de l’engloutissement. Nous, Qui s’agglutine, qui
sévapore, qui se disperse.

Parfois, un robot passe. Il soupèse, fait le clair sur la scène, illumine les morceaux d’assiettes qui
jonchent le sol. Ce sol dont on ne perçoit plus les lames enfouies sous un épaiss manteau de déjections
marines. Le robot ramasse, capture, n’oublie pas. Il est là parce que la comptine dit qu’il faut garder en
tête et ne pas laisser s’échapper le fragment de porcelaine, le dessin sur le carreau, le coffre-fort vide et
les papiers noirs. Le robot tient à un fil, qui dirige, en forme de marionnette contre l’oubli et la peur
que la matière se transforme.

Nous la coque en digestion, ici, seulement.

À la surface, les descendants placent les assiettes, les papiers noirs et les carreaux dans des vitrines
de verre admirables et bien achalandées, pour déambuler autour et imaginer la carcasse sur fond de
sable quand elle avait encore une ligne de flottaison ou quand elle est brisée dans le fond. Ils ont même
réussi à extraire un gros bout de ferraille boulonnée, à l’installer à côté des assiettes pour poser la main
dessus et sentir la chair et les cris de ceux qui se sont accrochés.

Ne plus nous voir, nous, l’eau qui coule, disparues à l’air.

Les descendants paniquent. Ils comptent les images en tenant l’oubli à distance. Ils ne veulent plus
jamais l’oubli et la carcasse leur fait mal à vouloir être un lac. Ils nous détestent et les crabes et le sable
et les courants. Ceux qui transforment une forme en quelque chose d’autre. Les descendants tiennent
à leurs formes et aux cris des morts, parce qu’ils croient que ça leur appartient. C’est eux et pas le fer,
c’est eux et pas la glace, c’est eux et pas l’action du courant sur la coque. Ces choses différentes ; ils ont
dit, ce sont des forces à dompter ou à détruire. Mais la carcasse du fond leur fait des grimaces, elle dit
qu’elle est un lac et que nous sommes ses vraies amies en restant dans le fond avec elle. La carcasse est
rousse, elle dégouline d’oxyde de fer, un festin.

Nous, coule comme l’eau et l’eau qui coule, une lenteur de corail.

Ce sera un lac
Et nous après, disparues et la carcasse avec. Nos restes teintant tout en rouge les descendants restés. Ils diront, j’étais dans les eaux rouges au large et eux, rougis de ce qui reste de nous, incrusté dans les pores de leurs peaux.

Et feues nous alors, à l’air et dans l’eau, en bain de mémoire oxydée.
PISTES


Les canalisations bouchées débordent sur la route sous les vitres du Pacific Trade Center, une tour de vingt-deux étages. Appartements de luxe et bureaux d’affaires que se partagent les actionnaires du port. « Dans le port, les assassins découpent leurs victimes vivantes », me dit Jaime. Drogues, armes
et morts passent inaperçus dans l’immensité du transit. « Heureusement, ils ne te prendront pas pour une touriste européenne », dit-il aussi. Je ne suis pas blanche.

Chez Jaime, il y a deux pièces : une chambre et un salon. Il vit seul. Sa femme et son fils sont à Puentetieria, à cinq heures de route. Il les rejoint quand il peut. Je pose mes affaires dans le salon, où je dormirai. « Il y a quelque chose qu’il faut que tu voies avant la nuit ». Jaime veut m’amener sur les bords du fleuve Dagua, à une demi-heure de route. « Si tu t’intéresses aux habitats précaires, il y a plus précaire que ma maison, tu verras ».


Les spéléologues l’ont guidé jusqu’ici. Ils lui ont montré les moindres recoins de la longue cavité souterraine. François est encore sous le choc après son passage dans la première salle où les très nombreuses bauges d’ours témoignent d’une grande effervescence. Sur les parois argileuses, les griffures et les traces de frottements sont omniprésentes. On y voit même les empreintes des pelages. Dans le passage sablonneux du fond, le sol est creusé par les passages répétés des bêtes. Les spéléologues l’ont déjà baptisé « l’autoroute à ours ».

Bruno, qui a trouvé la grotte, attend le verdict. L’adolescent trépigne d’impatience. Il est en transe depuis sa découverte. Il dit sentir encore l’odeur des ours. François ne sent rien sinon cette froideur humide des lieux qui n’ont jamais vu la lumière et dans laquelle certaines bêtes se plaisent à vivre. Il a bien remarqué le squelette de serpent très bien conservé et les tas de guanos de chauve-souris, l’empreinte d’un félin, mais aucune empreinte humaine sur les sols ou les parois.


François se dit que Bruno a raison. Ce sont des ours qui ont fait ça. Des ours intelligents qui auraient fabriqué, en jouant, une cabane un peu bancale avec les moyens du bord. L’idée que des humains y soient pour quelque chose l’effleure. Mais qui que ce soit, tous, François y compris, ont le sentiment d’avoir affaire à quelque chose d’extraordinaire.

Il aimerait donner une réponse à Bruno. Au fond, s’il est archéologue, ce n’est pas pour le passé ou le présent. C’est pour le futur, pour que les futures générations sachent d’où elles viennent, pour qu’elles gardent un lien avec ceux qui les ont précédés.
Les gouttes de sueur ruissellent sur son visage, Zélo ne peut plus respirer et se sent défaillir. Il s'extrait de cette enveloppe qui l'étouffe. Il fait demi-tour en direction de la sortie sans un regard en arrière pour les autres qui s'enfoncent dans les profondeurs de la terre. Ils l'ont sollicité pour sa force exceptionnelle. Ils ont l'intention de construire une grande cabane avec les arbres de pierre. On l'appelle dès qu'il faut porter, remuer, déplacer, extraire, débiter, casser. Rester toute la journée dans la galerie souterraine est au-dessus de ses forces.

Il remonte vers le plateau baigné des premières lueurs de l'aube, s'amuse en poussant des cris aigus, répondant aux faucons qui réclament dans l'air. Des vautours s'envolent lorsqu'il s'approche de leur nid. Il n'arrive pas encore bien à imiter leur rire mais il s'entraîne. Il observe leurs corps qui s'élèvent lourdement dans les corridors d'air chaud. Pas de chasse aujourd'hui, pas d'efforts à produire pour la communauté qui le laisserait épuisé. Il va pouvoir se consacrer à ce qu'il fait le mieux. Rêver qu'il vit dans le corps de chaque être animé. Vivre l'expérience du premier bourgeon qui expulse son pollen. Se laisser prendre dans le mouvement d'un troupeau de chevaux au galop.

Dans le ciel tournoient des oiseaux. Zélo se dirige sous le cercle que les charognards dessinent dans l'air. Une biche gît sur le sol. Deux oiseaux picorent le placenta qui émerge de son vagin. Du faon, il ne reste presque rien. Le cordon a été sectionné par les becs et baigne dans le sang répandu sur l'herbe gelée. Il s'approche de la biche et pose sa main sur son cou encore tiède et sans vie. À nouveau, se sent défaillir.
Alexandre Montina

SEULE TÉMOIN

un bruit trouble l’ordinaire,
   sourd
et profond
   et lointain
et proche

la bête dresse l’oreille et attend
dans le pas
elle sait la cavalcade
da le pas
qui naîtra du premier froissement
da le pas

la bête avance à pas de velours
dans le pas
sur la mousse gorgée d’eau le pas
da le pas
pour fondre ses empreintes dans
ne lui appartient pas
la piste soudain une patte fêle
ne lui appartient pas non plus
une brindille trop sèche
— cette patte

peu importe le départ est sonné

remue-carcasse de feuilles fripées
   craquement des os tassés
   orchestre catacombe
   la mort

la mort appelle

traître forêt qui révoque

l’asile entrave la fugue

feuilles complices chaque

foulée sonne pour d’autres

le tanin s’échappe qui obstrue

les naseaux masque l’odeur du

pour vivre tout court vivons cachés

or plus rien ne dissimule le

boucs grivois
grognements gras

ou plus rien ne dissimule le
corsage madré car vengeurs les

arbres le tronc nu

de les avoir broutés

de les avoir quittés.

une blague au loin

pour vivre tout court vivons cachés

suivie de

l’heure du repas

punissent le premier

et le second

et proche

et proche

et proche

et proche

et proche
ainsi sans attendre le sol se dérobe sous la patte distraite par la frondaison et provoque la

« chut! »

ce bruit là fait partie de ceux qui convoquent le silence se dit la biche, tapie dans la noue qui arrêta sa course — pour elle cela marque le début de l’attente

pourvu pourvu que le vent emporte à l’avant le fumet de la viande et la sueur s’échappant des fanons

pourvu qu’il étouffe les tressauts de la hampe pressée à l’humus et le souffle rompu du vivant du vivant qui respire

— toujours.

attendre sans risquer le regard comme les jeunes faons fermer les yeux pour se réfugier dans le

la faim dans les tripes rappelle à la bête l’attente dans la faim et le fer pour l’once d’un rouge

la bête patiente

impact sourd d’une goutte rotation de l’oreille le corps tout entier anticipe la pulsation les muscles se bandent pour frapper le temps à l’impact

elle a vu l’éclair l’autre n’est plus là

non

elle est déjà sur la piste
ellipse de vingt secondes
une éternité
vingt secondes pour mettre en défaut le cuir et les crocs de ses nombreux assaillants ils varient en forme et en masse mais ils ont tous des canines

et la gaule.

e une fulgurante puanteur envahit le mufle et pénètre jusqu'à la langue le cœur est déjà haut dans lagorge garder la nausée pour plus tard car l'effluve précède le fracas des chiens
courir jusqu'à que les os fèlent l'idée se propage dans l'air et des filets de bave se mêlent à la bruine sur lequel dont la proie prend note alors qu' iels atteignent le fleuve noir et figé au loin des sangliers de pierre des tigres de fer
toujours passent en ligne droite

c'est le moment

alors la bête raidit son corps elle prend un dernier appui brouillon puis s'envole

palpitation des nerfs trépignation des crocs torsion du cou le yeux cherchent l'autre pour voir d'où la douleur viendra regard dans le regard

la gueule dans le vide ;
la chienne a hésité
entredeuxmonstresvrombissants
la biche a passé la voie

les autres qui n'ont pas de babines auront du mal à comprendre.
Il est un homme de moins en moins humain. Il n'a rien du monstre ou du vilain mais on jugerait, à le voir, qu'il tire vers la bête. Pourtant, il y a peu de temps encore, Rick Bass avait tout d'un homme. La jeunesse dans le sang et l'ambition dans le cœur, il parcourait la terre comme un fin connaisseur. Il la connaissait, à dire vrai, en profondeur. Il l'aimait, à sa manière, et se plaisait à l'apprivoiser — mais cet amour était à sens unique. En voulant étreindre la terre, Rick aidait le monde à l'éteindre. Et le voilà qui donnait l'ordre qu'on la fore pour en extraire tout le pétrole.

Il avait tout d'un homme qui habite sur le monde. La femme, la voiture, la cheminée pleine de bois et la maison pleine de lumière. De temps à autre, il s'offrait une promenade en voiture ; l'appel de la route a toujours été puissant, alors il roulait, sans but, parcourant le bitume comme un marin voguerait sur la mer.

Je veux être jardinier, s'était-il dit, mais l'odeur de l'herbe coupée n'était pas celle qui lui convenait. Une odeur puissante, fraîche, sauvage, c'est ce qu'il lui fallait. Une odeur différente de la ville, du pétrole et des stations essence. Alors il a pris sa femme par la main et a jeté les bagages sur la banquette arrière. Il a roulé, pendant des heures, jusqu'à ce que la route bordée d'arbres mène à une forêt étouffant la route. En sortant de la voiture, il a rencontré la terre, humide et brune. Sans qu'il ne le remarque, la racine d'un arbre s'est extirpée du sol et a glissé, lentement, jusqu'à lui. Aussi sensuellement qu'un serpent, elle s'est enroulée autour de sa cheville et ne l'a plus quitté. Il a couru vers la vallée du Yaak, mais c'est bien elle qui l'a appelé.

Il est un homme de moins en moins humain. Il avait le dos droit et le regard fixe ; le voilà désormais qui progresse comme une bête. Les épaules recourbées (plutôt que recourbées, impropre), il lutte face au froid, la tête vers l'avant, il appréhende la moindre présence et la guette ; ses doigts sont crispés et ses jambes fléchies comme s'il s'apprêtait à bondir. Et ses yeux courent de droite à gauche, de haut en bas. Il est à l'affût et silencieux, si calme d'apparence et pourtant si nerveux — la bête, il cherche la bête. Peu importe laquelle, il veut une présence, une rencontre ; il veut que la nature lui offre son lot d'enchanteur. Grizzli ou coyote. Il grimpe la montagne et progresse à pas de loups pour ne rien perturber.

Une fourrure blanche, beige et grise passe devant ses yeux. L'image n'a duré qu'une seconde mais un feuillage tremble encore, preuve que le coyote est bien passé. Son cœur s'emballle dans sa poitrine et ses muscles se tendent. La peur lui prend la gorge mais la fascination est plus puissante. Poussé par l'adrénaline, il quitte sa position et gravit la montagne, se prenant les pieds dans les racines et glissant sur les pierres. À chaque bruit, il jure entre ses dents ; être humain, à cet instant, c'est être trop, trop bruyant, trop lourd, trop gauche et imposant. Alors il quitte sa posture, pourtant déjà bien déformée, et se tord plus encore. Cou tendu, épaules désaxées, bassin jouant sur la houle et regard totalement resserré — c'est ainsi qu'il a choisi de vivre.

Il a les mains pleines de terre. S'il les époussetait, on y verrait des taches d'encre mais, pour l'heure, il est encore dans la forêt. L'homme de science qu'il était a disparu. Chaque espèce est un personnage,
chaque lumière une atmosphère. L’heure est un chiffre qu’il ne connaît plus, pour lui, il est l’heure des piailllements matinaux et des lumières chaudes. L’homme longe la rivière, une lueur d’emerveillement au fond des yeux. Le calme est profond, le silence fait d’eau et de vent. Il a atteint cette manière d’habiter le monde si étrange que le monde habite en lui. Il n’est pas dans la vallée, mais la vallée se tient en lui. Entendant le craquement douloureux d’un tronc à quelques centaines de mètres, il frissonne et se fige. Au bruit métallique de la tronçonneuse succède la chute sourde d’un mélèze centenaire. Les oiseaux cessent de chanter et les bois retiennent leur souffle. Dans sa poitrine, son cœur tambourine ; ses côtes se resserrent, comme les branches d’un arbre mourant en plein hiver. À cet instant, le silence ne suffit plus. L’homme des bois devient l’écrivain de la nature — la rivière paisible siégeant dans son ventre se trouble. Il écrit, dans la terre, il crie, dans les airs s’il le faut, il hurle à la cime des arbres en des mots clairs, mais l’eau monte à sa gorge et retombe en cascade. Garder son calme est douloureux, il est en train de se noyer — l’eau ne suffit pas ; il décide alors d’allumer un feu en frottant une plume contre le papier.
Tap tap tap.
Elle a tout de suite craqué pour cette mignonne petite bête, pelucheuse, un chaton comme il y en a mille virtuels sur Internet. Mille moins un, car celui-ci est réel.


La porte est fermée. Ce n’est pas la porte de sa maison, elle ne peut pas entrer ! Elle détourne la tête des traces au sol, se laisse guider par les parfums du jardin, cherche, longe le mur, par une fenêtre enfin épie l’intérieur.
C’est la buanderie. Étagères, linge plié ou pas, machine à laver, paniers pleins de linge en boule, taches sur le linge sale, taches par terre, taches rouges qui coulent du panier.

Une forme à plumes, un oiseau, une tourterelle s’envole. S’accroche au pan vertical d’une étagère. En tension le corps gonfle, souffre essoufflé. L’œil noir guette, panique. Les blessures palpitent saignent les cœurs.
Son souffle à elle correspond à l’apnée du chat, ou à la tachycardie de l’oiseau, selon le mouvement de ses yeux. De l’un à l’autre, d’eux à elle.
Son prédateur l’a tiré, attiré, elle s’est battue, débattue. Les traces à l’extérieur devant la porte sont en réalité des indices de lutte, sur la chatière, à l’intérieur les biffures de sang, les griffures, les bribes de chair aux plumes éparses, le désordre des piles de linge bouleversées.

Le chat, lui, n’a rien perdu de ces secondes suspendues, de ce saut mal-inspiré. La partie est relancée. Avec la patte, il tape, tape le corps sonné de la tourterelle, inerte au sol. Lui, saute encore, en petits bonds recule, se tapit, saute, tape, se blottit, recule, de boule se déploie en poils hérisssés.
Il fait durer la victoire, la savoure. Goût du jeu.
D’horreur, elle crie, impuissante derrière la fenêtre, elle tape sur les montures, tape, tape. Faire du
bruit, faire peur, faire quelque chose! L’oiseau ne bouge plus. Le chat s’en détourne, se dandine, se
déplace comme pour un dernier tour de piste aux jeux du cirque, se lasse, s’en balance, se lèche les
 pattes au goût de sang ferreux.
POPO, LE LARGE ET MOI


Le jour décline. Il attend.
Depuis son arrivée ici, rien ne s’est passé comme prévu. Comme d’autres, il avait engagé tout son argent dans cette échappée, sa dernière chance. Mais la frontière est infranchissable, et ils se retrouvent piégés dans cet entre-deux-feux mortifère. Eux, indésirables. Migrants.
Les semaines passent, le froid devient coupant et ils sont de plus en plus nombreux ici à être massés, nassés, l’espoir en berne. Même le ciel est menaçant de neige.
Alors la seule certitude qu’il lui reste, chaque jour, est que la nuit tombera. Peut-être qu’elle recouvrira les regards hostiles et les incertitudes des journées sans fin. En tombant, la nuit ouvre une parenthèse au jour peuplé d’hommes, et peut-être, une possibilité d’avenir. Ce soir, il l’espère, pendant que la terre pivotera sur son axe, sa chance tournera avec.
Il observe la forêt. Il voit les feuillages s’assombrir, les contours s’aplatir jusqu’à se confondre avec la nuit. Bientôt elle recouvrira tout, comme un drap noir jeté sur le décor. Il se met en route. Sa vue s’adapte à l’approximatif ; autour de lui, le bruissement des feuilles épargnées par l’hiver restitue la densité du sous-bois. Le froid continue d’épaissir l’humidité ambiante, transperce ses minces vêtements jusqu’aux os. Au sol, ses pieds s’enfoncent dans l’épaisse couche de feuilles mortes. Il lève les yeux et aperçoit la lune ronde et blanche au travers des cimes clairsemées. Elle le suit, comme un œil protecteur. Devant lui, la lisière de la forêt se découpe sur une lueur froide et métallique. Il la franchit.
Une lumière éclate, lui tape dans la rétine et révèle ces étendues linéaires qui creusent le vide du mot humanité. Sous l’œil de verre des caméras, les projecteurs sculptent un clair-obscur dramatique, doublant d’ombres le mur de barbelés qui s’obstine à diviser un même paysage. Érigé sur trois mètres de hauteur, c’est une superposition de cinq bobines de barbelés, déployées en accordéon. Les spires de métal enchevêtrées sont arrimées à des piquets qui rythment la frontière de leur verticalité. Les fils d’acier sont armés de lames de rasoir tranchantes.
Sans perdre le temps d’hésiter, la main prolongée d’une pince coupante s’avance. En sectionnant les fils de rasoir, son regard bute sur un autre, éteint. Feu renard. Pris au piège des ronces de fer, la fourrure rousse ternie par la mort, la gueule béante de ne plus pouvoir respirer. Pointés vers le ciel, les yeux vidés d’espoir, comme un miroir de peur planté au centre du masque morbide.
La main se crispe, desserre son étreinte et lâche la pince qui tombe sur le sol dans un bruit sourd. Sa bouche s’ouvre pour hurler ; le souffle chaud percute l’air glacial, condense la buée du cri silencieux.
Dans sa cage thoracique, le cœur à l'étroit de ces émotions réprimées s'étouffe. Son regard qui avait fait face au vide, face à lui-même se réfugie au sol, comme une tentative d'ancrage contre le vertige du courage qui vacille. Entre ses pieds, la terre martelée par d'autres prétendants à une vie meilleure tait leurs épilogues. Les peurs enfouies remontent, le doute l'envahit l'ankylose et anéantit l'élan de vie qui l'avait habité jusque-là.

Les secondes de sable se transforment en plomb, s'écoulent comme une pluie de poignards. Les yeux glissent sur le couloir de boues où le givre a figé les empreintes des tentatives de passage. De l'autre côté du mur, une mauvaise herbe défie de sa hauteur les alentours décharnés. Son regard qui avait trébuché sur la mort s'accroche à ce symbole comme à un appel d'air.

Reprenant son souffle, il achève mécaniquement de couper les ronces artificielles. Coupés les fils barbares qui cinglent les grands espaces et lacèrent les corps frondeurs. Il s'aplatic sur le sol gelé et rampe dans la brèche d'ombres et de fer. Il passe de l'autre côté du même paysage et reprend sa course.

Ici comme ailleurs, une ligne ; tracés imaginaires. Les vies ne tiennent qu'à un fil.
ARCHIVES
Éva Estienne

MYTHOLOGIE DE LA TOMATE

« La tomate, plantée par Monsieur Suzuki, échangée contre de l'argent avec les supermarchés, échangée contre de l'argent que Madame Annette a échangé contre des parfums extrait des fleurs, refusée pour la sauce du porc, jetée aux ordures et refusée par les porcs comme aliment, est maintenant disponible pour les êtres humains de l'île aux fleurs.»

_L'Île aux fleurs_, Jorge Furtado, 1989

Roland Barthes écrit dans son recueil _Mythologies_ (1957) que « la tautologie est toujours agressive ». C'est donc avec une certaine colère que Pasquale Petti, riche héritier de l'empire italien fondé au pied du Vésuve en 1925 par Antonio Petti, renverse ce datisme par une sauce tomate qui n'est pas toujours une sauce tomate, en démontrant au journaliste Jean-Baptiste Malet que la sauce tomate chinoise pleine d'eau, telle que l'a produite son père, diffère de la sienne réalisée avec des tomates 100 % toscanes.

Mais peut-être s'agit-il avant tout pour lui d'évoquer la vertu de la tomate ?

Si l'on en revient aux fondamentaux, la tomate est une plante herbacée sensible au froid, vivace en climat chaud. Dans son pendant ethnographique, le coulis fonde son prestige sur l'Italie, et plus particulièrement sur cette région appelée la Toscane. Existent d'ailleurs une soupe toscane, la _pappa al pomodoro_, le caviar de tomates à la toscane et la _panzanella_ de Toscane constituée d'une salade au pain et à la tomate.

Les campagnes promotionnelles et le design autour de ce produit se doivent alors de flatter cet imaginaire géographique. Et si l'on regarde les spots publicitaires sur YouTube, on voit Francesco Mutti déguster une sauce dans un champ de tomates, avec en arrière-plan un château de Toscane.

De même, dans la majorité des images représentant la tomate, le bout de tige et les petites feuilles font entrevoir le hors-champ de la récolte, dans une proximité presque immédiate avec le lieu de sa consommation, développant également dans cette vision mythologique toute une iconographie de l'espace naturel, par opposition à une iconographie de l'espace artificiel, invisible et construit par les nombreuses usines au service de son industrialisation.

Car l'exploitation massive de la tomate ne fait pas partie du hors-champ. Elle se situerait plutôt dans le hors-cadre. Par exemple, le rachat en 2004 de la conserverie provençale « Le Cabanon » par Chalkis, groupe agroalimentaire détenu par un gigantesque conglomérat aux mains de la République Populaire de Chine a développé une image manquante, qui ne participe pas à l'histoire de la tomate ou à son récit mythologique, et qui ne se situe ni dans le cadre, ni dans le champ. Pour preuve, les boîtes de conserve contenant la sauce produite en seconde transformation dans l'usine historique de Camaret-sur-Aigues ont continué d'afficher le « Made in France » qui accompagne le logo de leur mas provençal bordé d'un cyprès alors que le coulis de première transformation était bien chinois.

La Chine est donc totalement absente de cet imaginaire fantasmé de la tomate. Or, bien que ses habitants ne consomment pas de tomates, c'est elle qui en produit le plus au monde, avec 61 631 581 tonnes de production en moyenne par an, devant l'Inde qui arrive en deuxième position avec la production annuelle de 19 377 000 tonnes. Mais il est vrai que les ouvriers-soldats qui travaillent
en uniforme dans les usines Chalkis ne font pas rêver quand on se sert un plat de spaghettis.

Pourtant, cette idée d’une mondialisation de la tomate, passant notamment par la Chine, est une forme de prolongement de sa morphologie mythique. Elle renvoie à la forme sphérique de la terre, elle est la métaphore d’une stéganographie qui ferait apparaître tous les pays par lesquels elle est traversée. Son voyage jusqu’à nos assiettes est un voyage international, réunissant peuples et continents. La tomate est universelle, elle devient même uniforme.

La Fédération nationale fasciste des conserves alimentaires l’avait proclamé dès son Congrès de Parme les 18 et 19 mai 1933 : « La tomate est peut-être le seul aliment-condiment véritablement universel, pour toutes les époques, pour tous les climats, pour tous les pays. ». L’évolution de l’empire Heinz le confirme. Depuis le fameux Golden Day du 11 octobre 1924, durant lequel soixante-deux banquets débutèrent dans différentes villes des États-Unis, du Canada, d’Angleterre et d’Écosse, avec dix mille plats identiques servis simultanément, la marque iconique de l’american way of life a fait son chemin à travers le monde. Du Zimbabwe à la Russie, en passant par le marché thaï, le mastodonte Heinz donne une idée vertigineuse de la globalisation tout en conservant sur son étiquette emblématique ses traces légendaires : « 1869 », l’année de sa fondation par Henry John Heinz à Pittsburgh en Pennsylvanie et « 57 varieties ». Sur ce dernier point, si l’on suit les connaisseurs avisés, 5 est le chiffre porte-bonheur de son créateur et 7 celui de sa femme. Le chiffre 57 était, selon lui, tout à fait adapté pour mettre en valeur la quantité de variétés de sauces. Mais selon certains, le nombre 57 ne renvoie pas uniquement aux produits, il participe également d’une astuce stratégique pour faire couler la sauce de la bouteille. En relief au centre, le 57 serait l’endroit précis où appuyer pour avoir du ketchup facilement. Mais l’astuce n’est d’aucune utilité avec le retour des bouteilles en verre qui remplacent les flacons plastiques, accompagnant mode vintage et « conscience écologique ». Il en va de même pour les petits pots de verre de 34 ml qui accompagnent les brunchs un peu chics et qui ne sont pas sans rappeler les gammes de cosmétiques pour les salles de bain des hôtels, montrant que le ketchup Heinz sait constamment articuler ses mythes fondateurs et l’évolution du marché.

La tomate qui est son ingrédient de base connaît la même (r)évolution, avec notre grand retour aux jardins potagers dans lesquels nos grands-parents la faisaient pousser chaque été, la ramassaient et emmagasinaient des bocaux pour l’hiver.
1. Disparition dans le monde qui m’entoure il y a quatre ans et demi

Le Règlement concernant les images Street View publiées par Google nous avertit que « l’un des objectifs de Google est de vous aider à découvrir le monde qui vous entoure. Ainsi, les images (...) doivent vous permettre d’explorer comme si vous y étiez des lieux situés à proximité ou à l’autre bout du monde »

En Bohême-Centrale, assise sur une chaise en bois à la lueur de décembre, je souhaite me retrouver au présent dans le monde qui m’entoure à Bruxelles il y a quatre ans et demi.

Les données cartographiques affichent, dans un coin, une petite fenêtre avec vue sur la rue. J’ouvre la fenêtre. Pour me faire vivre le monde qui m’entoure il y a quatre ans et demi, mon doigt qui est moi se matérialise en véhicule sous forme de flèche grise sur plateau rond.

Elles ne sont plus là. Effroi. Depuis la rue, j’explore en détail le trottoir vide. Mes deux filles ont disparu du monde qui m’entoure à Bruxelles il y a quatre ans et demi.
À cette époque, à Bruxelles, j’ai voulu découvrir le monde qui m’entoure vraiment. Assise sur cette même chaise en bois, je descends la rue en partant de chez moi avec le doigt sur le pavé tactile, en téléguidage de mon véhicule en flèche grise sur plateau rond. Alors que je descends la rue gaîment, soudain, sur ma droite, je crois avoir vu, marchant sur le trottoir, mes filles sur le chemin de la maison. J’actionne la marche arrière et remonte jusqu’à me trouver, stupéfaite, à la hauteur de leurs cartables sur le dos, puis de leur profil et enfin, face à elles.

Aujourd’hui, Google a fait disparaître mes filles de ce monde qui m’entoure il y a quatre ans et demi. Envolée, leur poussée d’indépendance dans leurs petits vêtements de l’époque.

2. Machine à remonter le temps

Google met à notre disposition sa fonctionnalité Machine à remonter le temps. Nous pouvons « voyager dans le passé en explorant les images Street View » et « créer cette capsule temporelle numérique du monde. »

Le géant du Web semble conter sa légende. Nulle machine à remonter le temps dans le déroulé du volumen. Je retourne aux données cartographiques et à la petite fenêtre avec vue sur la rue. J’ouvre la fenêtre. Cette fois, pour me faire vivre le monde qui m’entoure il y a quatre ans et demi, je ne me matérialise pas en véhicule sous forme de flèche grise sur plateau rond. J’essaie de la machine à remonter le temps.

3. Arpentage bruxellois

Google « fait le maximum » pour que ces images Street View nous soient « utiles ». Aussi, Google a mis au point « une technologie sophistiquée de floutage ». Pour protéger sa vie privée, il suffit d’envoyer une demande pour flouter « entièrement votre maison, votre voiture ou votre corps ».

Je n’ai rien à cacher. En réalité, tout de nous constitue le registre d’une mappemonde recluse sous sa paupière de lézard. Floutée, mon habitation dans la rue n’en serait pas moins visible par la fenêtre avec vue. Elle se livre sans conviction dans une mémoire réactualisée en 2020, un sac en plastique bleu rempli d’emballages plastiques, métalliques et de cartons à boissons adossé au pilier vacillant de la grille. La voiture Google est passée le jour des poubelles PMC. Les deux battants de la vieille grille noire sont ouverts, comme ils l’taient jour et nuit il y a quatre ans et demi.

Quelques minutes après le départ des filles, je passe la grille avec mon fils et l’accompagne sur le chemin de son école maternelle. Dans mon véhicule sous forme de flèche grise sur plateau rond, j’embraye sur la période du printemps 2017 et descends lentement la rue jusqu’au rond-point. Le trottoir est étroit, mais nous nous tenons tous deux dessus, main dans la main. Au rond-point, on dit le nom de l’arbre en son centre en scandant les syllabes : un li-qui-dam-bar. Là, on remonte la rue à droite. En juin il y a quatre ans et demi, je prends mon fils en photo. Il court sur le trottoir devant moi et passe sous un cerisier, son cartable sur mon épaule.

Le temps passe vite dans la foulée d’un garçon de cinq ans et demi. Au volant de ma flèche en avril 2019, enfermée dans ce véhicule, la fin de l’avenue me paraît longue sans lui.


Le monde qui nous entoure peut être aussi celui dont on s’est éloigné.
Je suis entré dans la Ville en fin de journée, comme on entre dans toutes les villes. L’air ailleurs, le regard ébloui par la multitude. Lorsque l’on sort des bois, des champs ou de n’importe quel endroit libre de l’urbanité, on laisse un bout de soi derrière la porte; le bout de soi qui court, qui renifle, qui guette.

D’abord, la Ville se dresse au loin, ses hautes tours surveillent l’intrus. Puis, elle se rapproche et la multitude d’œils de verre qui vous fixent perdent leur rondeur et se changent en fenêtres brillantes. Les portes sont nombreuses, mais aucune ne s’ouvre.

Je suis entré dans la Ville en croyant rentrer chez moi. Dans l’espace rassurant de lignes qui forment l’espace urbain. Chaque rue porte les suivantes. Elles tournent autour de rares places rondes, bifurquent, mais jamais ne s’arrêtent. La Ville s’étend, s’élève.

Malgré la multitude des constructions, les lignes semblent ininterrompues. Si je regarde devant moi, il m’est impossible de dire si ce que j’aperçois est l’horizon ou un immeuble, au loin. Peut-être mes yeux ne sont-ils simplement pas assez perçants.

Je suis entré dans la Ville, sans savoir pourquoi. Moi, le vagabond qui erre, l’homme qui marche, l’enfant à la poursuite d’une poursuite. La ligne de fuite que je suivais m’a ramené dans une ville qui ressemble à celle que j’ai quittée.


***
Depuis que je suis petite fille, croiser une place ronde dans le cœur de la Ville est synonyme d'émerveillement.

J'ai entendu qu'un jour, la ville n'était que des champs, des bois et des marécages. Que depuis les collines — il y avait des collines —, on voyait la mer, la terre et le ciel. Que les gouttes, les feuilles et les nuages étaient tant de rondeurs où se posaient les rayons de lumière. J'ai grandi entourée d'angles, de bifurcations réglées par le croisement de deux axes qui courent à travers les immeubles. Ils filent en tous sens mais, étonnement, il en ressort une sorte d'organisation. Ces rues savent où elles vont.

L'été, l'air est brûlant, alors on a planté des arbres pour donner de l'ombre aux gens qui suivent ces rues, mais aucun ne lève la tête. S'il y avait plus de places, peut-être sauraient-ils voir les rondeurs des feuilles, et de là, celles des nuages.

Les gens suivent toujours les lignes, alors moi, seule, j'y dessine des îles. Des cercles de craie qui brisent les traits de pierres. Trois petits points qui mènent au rêve.

Du bout des doigts, je plante ces places rondes qui portent des mondes…

***

La Ville existe au bout de mes doigts, sans que, jamais, je ne la voie. Le tac-tac d'une canne de bois résonne et m'indique l'endroit où se trouve mon vieux corps anxieux et maladroit.

J'ai imprimé dans ma tête le plan de mon quartier, les rues qui filent et les senteurs associées. La boutique de tabac et son odeur de brûlé, celle des liqueurs, des fruits et celle du boucher. Je connais le brouhaha des matinées et le bruissement du maté qui annonce des après-midi décontractées.

Ce tac-tac qui me suit connaît son chemin. Il se fait même silencieux certains jours heureux. Son savoir est réduit, concis mais précis. Il devine les angles et les lignes qui entourent le point d'où je pars, et ne trace que des routes qui reviennent à ce centre.

Le toucher rêche de la vieille porte annonce le retour au logis. Jamais je ne me trompe sur l'endroit où je vis. Cette porte est mon centre, celui de ma Ville et celui de mon monde. Quoi que j'imagine qu'elle n'est qu'une porte parmi d'autres.

***
J’ai vu la Ville comme on regarde un miroir brisé. 
D’une tristesse éblouissante. 
Le regard jongle entre les facettes brillantes d’un tableau déchiré. 
Les angles aiguisés des éclats animés se regardent, 
Une larme ronde éclate et les relie.

J’ai vu la Ville comme un petit tas de sable. 
D’un regard lointain, en surplomb. 
Chaque grain minuscule est invisible, 
Ensemble, les angles saillants s’arrondissent. 
Leur union forme un tout, rond.

J’ai vu la Ville comme une carte déchirée. 
L’angoisse d’une organisation perdue. 
Les traits colorés mènent au gouffre inefable. 
Le papier est sectionné sur les plis, 
L’espace ne communique plus.

J’ai vu la Ville comme le couvercle d’un vieux cercueil, 
D’un bois verni pour cacher l’innommable. 
Sous les artères droites, 
Les corps anciens attendent, 
De l’impatience inavouable des morts.

***

Autour de moi, des corps dansent en silence. 
Les regards tristes fixent le sol, dessinent chaque fois le cercle d’une quête sans fin.

Ce cercle est bâti sur des décombres 
À la fin des lignes et sur la chute des cubes 
Les talons claquent doucement contre les pavés arpentés sans relâche.

La Ville, occupée, se tait et regarde 
Les visages, déformés par un cri inaudible.

Les mères de la place de mai pleurent toujours leurs disparus.
J'avais croisé quelques minutes plus tôt sur le chemin du trou d'enfer ce groupe de randonneurs. L'un d'eux m'avait demandé si c'était la bonne direction pour se rendre au Vieux Château. « Oui, continuez tout droit, vous tomberez dessus. »

Quelques dizaines de mètres plus loin, je m'arrête, pose mon vélo, grimpe la « butte aux tirs », promontoire construit à flanc de falaise, pour en redescendre de l'autre côté, et m'assois. Point de vue. Face à moi, une virgule ponctue l'océan : un goéland flotte. L'horizon s'étale comme une grande paupière prête à s'ouvrir. Je suis invisible depuis les sentiers de l'île. Je viens connaître l'océan. Mais voilà que les randonneurs arrivent : j'entends leurs pas, le crissement des chaussures sur les pierres du chemin. Dans le silence, des éclats de voix. Ils se sont arrêtés, intrigués, par cette proéminence dans le paysage. J'attends la question, qui ne tarde pas à se faire entendre :
« C'est les ruines du Vieux Château ? »

La déception est palpable dans le ton de la question. L'un des promeneurs se rapproche et déclare avec assurance : « Il n'y a rien à voir ». Et c'est précisément pour cela que je suis ici.

Régulièrement, les rochers m'arrêtent. Je les regarde et j'attends. Je les laisse venir à moi. Une rencontre de chair à chair, de silence à silence : des échos minéraux d'eux à moi, des échos terrestre, taiseux, vibrant sous le lichen doré, l'ombre des nuages, des échos qui se taisent dans ce monde-là mais s'ouvrent dans d'autres oreilles. Rencontre. J'ai envie de saisir mon smartphone et de les photographier pour exprimer avec justice la densité de leur présence et ce qu'ils me font dans ma chair à moi, dans mes os et dans mes dents. La vérité de la peau des rochers, de leur chair, de leur être.

Les paysages de la côte sauvage ont des airs d'ailleurs, des airs d'éternité, de temps oubliés ou à venir, d'îles lointaines. Les émotions surgissent brutes devant les pierres levées, pierres à cupules, amas rocheux, vestiges d'alignements protohistoriques, menhirs, dolmens et falaises. Les cailloux me parlent d'un temps qui n'existe pas pour moi, d'une très lente métamorphose qui ne finit pas de s'accomplir. Ils abritent un monde en tout point invisible : les fras des légendes, et de possibles acariens. Ils émergent du réel et leur présence s'imprime dans le lieu avec une densité qui m'affole : ils sont le paysage.

Dans la lande déserte, sous des nuages exotiques, voilà qu'un Moaï me fait signe. Son profil découpe le paysage sur le ciel et l'océan. Les rochers éclatés en contrebas disent la violence d'un combat jamais raconté : une créature est tombée là et s'est brisée.

À l'intérieur de l'île, autour de la citadelle, construction militaire du XIXe bâtie sur l'emplacement d'une ancienne pierre levée depuis disparue, une forêt d'yeuses a poussé. Les glands endormis des chênes verts veillaient sous la terre. Elle sent la mousse, l'écorce, le champignon, le rhizome, la racine profonde. Traversée dans leurs regards verdoytants.
Les odeurs s'imposent, elles se surimpriment à d'autres parfums, et éclosent en bouquets de souvenirs. Le surgissement de l'air est imprévisible. Il bouge et se dérobe sans cesse, à moi de lire ses empreintes. Les pins et les cyprès prennent la forme du vent et en montrent le sens. Ils informent un mouvement qui nous est invisible et me rappellent que l'air est habité. Quand je sens les ajoncs en fleurs, j'entends la voix de ma mère. Elle demande à mon père d'arrêter la voiture. J'ai neuf ans. Mon père rouspète un peu, ma mère me prend par la main. Nous allons sentir tous les trois l'odeur « de noix de coco et de miel » des ajoncs. L'odeur est intacte, des décennies plus tard.

L'hiver, les vagues de l'île d'Yeu sentent comme l'Atlantique Nord au bord de Reykjavik. Une eau salée, froide et propre.
Ses reflets scintillent avec ostentation sous le soleil de midi.
Sous la surface, il y a les crabes, les araignées de mer, les bigorneaux, le goémon flottant, tous les poissons.
Des épaves.
Les épaves des navires marchands.
Les épaves de navires qui faisaient commerce d'hommes, de femmes et d'enfants. Le Royal Louis, le Conseil de Flandres.
Je ne regarde plus les vagues mais leurs ombres uniquement, et les contours qu'elles dessinent.

Le soleil quitte le ciel dans les cendres rougeoyantes d'un grand foyer.
Face à moi, un cercle en pierre a attiré mon attention. Un cercle magique, un cercle rituel, un ancien foyer, des flammes invisibles, un crépitement silencieux.
La lumière, entre chien et loup, est liminale : c'est l'heure où les mondes se superposent, où dans les frontières brièvement visibles, je vois une pierre qui lévite.
C'est un dos.
Un dos déjeté, orange.
Les bras ballants, il ne bouge pas.
Les bras sont longs ! Ce dos, les omoplates.
Il nous tourne le dos.

Sainte-Ursule, c'est mon école. Elle est dans le dix-septième arrondissement. Je prends toute seule le métro pour y aller. Je suis en 6e. Mon nom à moi n'est pas très beau. Les noms que portent Camille de Pazzis, et Blanche de Richemont et Aude sont très beaux. À la piscine, quand Aude a retiré son bonnet, ses cheveux sont tombés jusqu'aux fesses et j'ai plongé. Dans l'eau, en crawlant, j'ai juré d'être son chevalier.

Madame Toumieux est la prof de dessin. Elle s'appelle Toumieux ! J'ai cru que les yeux de Blanche allaient lui sortir des orbites tellement on se forçait pour étouffer nos rires. Quelle blague ! S'appeler Toumieux !

Sur sa liste des fournitures scolaires, madame Toumieux a fait acheter un carnet spécial, et un feutre noir fin. Il a coûté cher, et je suis impressionnée. Je déteste demander à maman d'acheter des choses spéciales et chères pour moi. Déjà mon école coûte cher c'est une école privée, il faut porter une blouse bleu clair ou blanche, c'est cher, et les vêtements de Blanche, et de Camille et d'Aude sont très beaux, le tissu est beau, leurs blouses sont serrées à la taille par une ceinture qui fait joli, pas la mienne.

On a pris le carnet et le feutre noir fin. — Toi, Coline, qui connais le métro, tu vas nous montrer pour prendre la correspondance. C'est Marie-Do, qui accompagne la sortie. Marie-Do est très gentille, l'an dernier, en classe de neige, elle avait apporté sa guitare et chanté, mais j'ai les joues en feu et mon cœur bat de honte « de bien connaître le métro » devant toute la classe. On va de l'autre côté de la Seine, au centre de Paris.

Le Jardin des Plantes. C'est si grand.
Il fait clair ! Plus tard, on pourra pique-niquer, mais la classe est venue faire des esquisses. Une esquisse se dessine à main levée, sans rature. Si on a raté, il ne faut pas essayer de corriger, il faut prendre une nouvelle page du carnet et recommencer. C'est pour ça que madame Toumieux a demandé sur sa liste le feutre noir fin, pas un crayon : c'est pour qu'on ne puisse pas gommer. Je pense dans ma tête que madame Toumieux ne se rend pas compte que les carnets coûtent cher, et que chaque page, en plus, est épaissie, plus que le papier Canson, c'est comme si chaque page coûtait. Non, je ne vais pas dépenser d'un coup tout mon carnet.
On est allé dans la ménagerie du Jardin des Plantes. Je n’avais pas envie de rester avec les autres, elles parlent trop, ça me déconcentre. Et j’ai envie de rester concentrée. Quand je commence à dessiner, ce qui se passe, c’est comme si les animaux, je sentais leur corps dans le mien. La lionne couchée, je n’essaye pas de la dessiner du dehors, elle est dans mon corps, et ça fait juste un trait, à main levée.

Et puis, il y a eu lui.

« Ménagerie », on ne comprend pas très bien ce que ça veut dire, c’est un mot spécial, c’est « la Ménagerie du Jardin des Plantes », c’est son nom, comme « Sainte-Ursule » est le nom de mon école, ça ne veut rien dire. On ne m’avait pas prévenue qu’il y aurait des cages dans la ménagerie. Et que les animaux étaient tristes.

Il est là, derrière les barreaux. J’ai vu son dos, ses poils sont comme des crins, longs. C’est orange, et rien n’est orange dans le monde : les trottoirs sont gris, les vêtements bleu marine ou blancs, le noir, le vert existent. Le rose pâle aussi, comme le gilet aux boutons de nacre de Jacinthe Ether. Rien n’est aussi orange. La lumière qui passe à travers les poils les fait blonds, mais je parle des poils pour bavarder, ce n’est pas ça, c’est le dos, le dos qu’il nous tourne, c’est un acte.

Ses bras. On voit que c’est des bras, au bout de l’épaule, le poignet est comme trop bas, avant la main toute noire, pendante, les doigts un peu pliés. Jamais personne n’a été aussi triste dans le monde, aussi solitaire. Il est tout seul.

Les autres ne comprennent pas, elles parlent beaucoup trop fort, elles l’appellent, je veux les arrêter mais elles sont en groupe, excitées, elles appellent, appellent.

Alors.
S’il vous plaît, Dieu, mon Dieu, je vous en prie, faites que cela s’arrête, qu’il ne soit pas en train de tourner son visage vers nous, son large visage noir avec les joues qui pendent, faites que cela s’arrête, mon Dieu tout puissant. Elles rient devant le visage, son regard, il nous a regardées, tourné son visage vers les barreaux et les cris des petites filles derrière. Il a regardé, et retourné la tête. Il ne montre plus que son dos.
C’est le dos que j’ai dessiné. La ligne des épaules, avec une bosse pour la tête, le cou rentré. Mais de l’intérieur. Son corps respirait dans ma respiration, et mon feutre suivait.

Le monde est plein de petites filles féroces,
et leurs papas vendent des cages.
Archives

Thi Colas

#biographieNumérique

@NumeriThi (1992-2021), poétesse virtuelle éphémère, compose pendant dix jours de haïkus qui disent son rapport au monde digital.

l’être numérique
stalke scroll saute sature
temps (honte à moi)
#twitterature #senryu #poeme
12:42 PM · 8 nov. 2021 · Twitter for Android

bleu lent gros lourd moche
non pas l’oiseau bleu twitter
le portab’ Erickson
#twitterature #senryu #HaikuDiscalculique #AutobioNumerique
7:05 PM · Nov 8, 2021 · Twitter for Android

comble remplis ou respire
les réseaux sociaux
aux commentaires avariés #HaikuDiscalculique #AutobioNumerique
#twitterature #communauté
2:58 PM · Nov 9, 2021 · Twitter Web App

pareil à tous messages
poème digital cherche
son lecteur dans le noir
#autobioNumerique #senruy #HaikuDiscalculique #digitalart #poetrytwitter
6:03 PM · Nov 9, 2021 · Twitter Web App

droite : râteau ; gauche : flirt
Tinder ou adopt’
ma chatte et mon cœur on demand
#autobioNumerique #HaikuDiscalculique #Tinder #ecosytemeNumerique
1:37 PM · Nov 10, 2021 · Twitter for Android

je fais défiler des publicités ciblées
consommatrice observée
#surabondance #dégoût #autobioNumerique #twitterpoetry
#haikuDiscalculique
5:57 PM · Nov 10, 2021 · Twitter Web App
2020 ou 46 ans
ENT AMU
annule création confinée
#autobioNumérique #HaikuDiscalculique #MasterEcopoétique
#AgoraLittéraire
11:41 AM · Nov 11, 2021·Twitter Web App

j’écris je suis là pour dire
Skype Zoom WhatsApp
ami.e rejoins-moi vite
#autobioNumerique #rendezVousDigital #liensADistance #haikuDigital
6:56 PM · Nov 11, 2021·Twitter for Android

autrefois rencontré sur
Meetic un bel homme
depuis j’en ai divorcé
#twaiku #autobioNumerique #meetic #contedefee
2:32 PM · Nov 12, 2021·Twitter for Android

minutes mois années jours
Facebook solidité Que faire alors ?
#autobioNumérique #twaikuDyscalculique #ennuiDigital
6:55 PM · Nov 12, 2021·Twitter for Android

2003 programmé
TeX puis LaTeX
métalangage logique
#twaiku #discalculique #ecrinvisible #teX #LateX
#philosophiedelalogique #autobioNumerique
10:46 AM · Nov 13, 2021·Twitter for Android

aphorismes numériques
le poème est
dyslexie technique
#twaiku #discalculique #twittpoetry #autobioNumérique
4:58 PM · Nov 13, 2021·Twitter Web App

crac craoc crac craaaac
56k dial-up
modem biiiiiiiiiiiiiiip
#autobioNumerique #attenteDigitale #twaikuDyscalculique
1:12 PM · Nov 14, 2021·Twitter for Android

what you see is what you get
derrière la scène
l’html se fait belle
#senryuDyscalculique #twaiku #autobioNumerique #WYSIWYG #ShowMustGoOn
4:58 PM · Nov 14, 2021·Twitter Web App
1992 ordi clone noich plastique gris clair meuble ou porte vers un virtuel #twaïkuDyscalculique #ordinateurPersonel #autobioNumerique #CetaitPasMieuxAvant 11:11 AM · Nov 15, 2021 · Twitter for Android

Twittérature se défile vite vers le bas mémoire vive en oubli #twaïkuDiscalculique #autobioNumerique #OubliNumerique #scrollnroll 7:00 PM · Nov 15, 2021 · Twitter for Android

communauté apprivoisée un post un like prime de l’ego #twaïkuDyscalculique #autobiographieNumerique #narcissismeDigital 9:30 AM · Nov 16, 2021 · Twitter for Android

Uniform Resource Locator seul lieu où te trouver sans ambiguïté #Url #worldwideweb #twaïkuDyscalculique #autobioNumerique 5:53 PM · Nov 16, 2021 · Twitter for Android

chute libre dans le filet http(s) (mal) tombée en un lieu-dit #autobioNumerique #twaïkuDyscalculique #www #Net 12:07 PM · Nov 17, 2021 · Twitter for Android

hé, qui me lit sur twitter stop scrolling please donne une seconde d’attention #solitudeEnRéseau #autobioNumerique #twaïkuDyscalculique 6:00 PM · Nov 17, 2021 · Twitter for Android

la page introuvable erreur 404 quit ou cherche encore #twaïkuDyscalculique #dernierJour #autobioNumerique #hyperlien #urlDead 11:10 AM · Nov 18, 2021 · Twitter for Android

décès numérique l’être virtuel remercie le réel #autobioNumerique #twaïkuDyscalculique #avisDeces #TpoetesseVirtuelle #conscience #adieu
Martin BAZIN
À 25 ans, Martin voyage depuis plusieurs années en vélo et en voilier autour de l'Atlantique, de l'Europe occidentale aux Amériques du Sud et Centrale. Il écrit sur les lieux qu'il traverse, les vivants qu'il y croise et les histoires qu'il y recueille. Il travaille plus particulièrement sur l'écriture des voyages à l'ère de l'anthropocène.

Claire CLOUET
Autrice de *La diaspora de la chambre 107* (éditions MF, 2021), une ethnographie romancée entre France et Afrique de l'Ouest. Claire est co-autrice avec Baba Fotso Toukam Junior de *Sur le chemin de ses rêves* (éditions Dacres, 2021), récit de migration depuis le Cameroun jusqu'au Pays basque raconté à la première personne. Dans le cadre du Master Écopoétique et création, elle travaille à l'écriture de son premier roman.

Thi COLAS

Lucille CORTET-DAULY
Lucille est orthophoniste à Lyon. Modelée par son expérience de soignante, elle s'intéresse à l'engagement du corps dans la langue et la place de la sensorialité dans l'écriture. Son premier ouvrage, *Fils de stupeur* (Aléas, 2008), a été récompensé par le prix de poésie de l'E.N.S.

Geneviève DE BUEGER

Émilie DEVÈZE
Oiseau rare, peau de fille, vol libre. Écrit des images attentives.

Nathalie DUFFORT
Petite, Nathalie voulait être poète et astronaute. Elle a grandi dans des villes de charbon froides et puantes. Elle a exercé 43 métiers. Elle vit au-dessus de la rivière, en face de la falaise, sous l'abri, sous roche, dans des bois de chênes et de genévriers. Elle regarde ce qui pousse et ce qui a disparu et termine un roman de *nature writing* saupoudré de sciences.

Éva ESTIENNE
Éva est enseignante de Lettres dans le secondaire et étudiante en Master 2 Écopoétique et création.
Marie GAUDOU
Elle écrit pour raccommoder les trous dans nos têtes de modernes en catastrophe, la sienne et celles d'autres qu'elle glane. Marie raconte comme on plonge pour ramasser les débris engloutis par l'eau et abîmés par l'oubli. Après un Master aux Beaux-Arts, elle poursuit son travail entre écriture et pratique sonore au sein du Master Écopoétique et création. Sa performance sonore Retour vers les Futurs a été présentée lors de la Nuit Blanche 2019 à Paris.

Coralie GOURGUECHON
Designer, Coralie s'intéresse aux modes de production et d'existence des appareils techniques et électroniques, en réaction aux déchets qu'ils produisent et à leur obsolescence programmée.

Marie-Clotilde IMBERT
Elle a depuis longtemps le goût d'écrire, passant d'une forme à l'autre, récit à poésie, plutôt joyeusement. Marie-Clotilde partage désormais ce goût dans les ateliers d'écriture qu'elle anime, là on l'appelle.

Marie JULIE
Artiste indépendante et autrice indisciplinée, diplômée d'école d'art et d'universités, Marie Julie est née à l'île de la Réunion. Cette insulaire continentale refuse les catégories, les assignations, les définitions et travaille à rendre poreux ses champs d'investigations qui deviennent solubles dans sa praxis artistique et sa vie. Elle a récemment publié Fragments 8.03.06 06:11 Temps solaire le chien méchant (Écart, Diaph 8, 2019), Les entrecrois de Vautier et les entrelacs de Matisse dans le catalogue Tout va bien Monsieur Matisse (2020) et Le coefficient de joies vécues (La Revue de Paris, 2020).

Orée LI
Du printemps à l'automne, Orée mène une vie nomade, travaille sur les routes, dans le mouvement, au gré des espaces et rencontres. L'hiver, elle se sédentarise à Marseille, avec les goélands. Elle partage son temps entre l'écriture (poésie et théâtre) au sein du Master Écopoétique et création et les arts vivants (théâtre de marionnettes et danse butō) au sein de la Collective Saxifrage. Sa manière de vivre au quotidien est très intimement liée aux éléments qui nourrissent son travail.

Marjorie MADEO
Elle a publié ses premiers poèmes à 17 ans puis enseigné en France, ainsi qu’au Burkina Faso, au Liban et en Suède. Marjorie explore dans l'écriture la magie des rapports entre les créatures terrestres, sur une planète en péril.

Arsène MARQUIS
Touche-à-tout parce que tout le touche, Arsène est principalement photographe et auteur. Il s'intéresse à la plasticité du temps et à la façon dont les vécus queers le transforment. Depuis 2019, il est le co-créateur du FACT, festival pluridisciplinaire basé à Lyon et mettant en avant le travail des artistes trans contemporains.

Lucas MENGUAL
Si iel était un temps de la journée, Lucas serait ce moment de la nuit où l’herbe est toute mouillée et les étoiles sont prêtes à aller se coucher. Ce moment où les langues se délient, les lèvres se rencontrent et les cœurs se scellent. En attendant de devenir une goutte d’eau, iel écrit une fin du monde faite de monstres de plumes, d'écaillés et de paillettes.
Coline MERLO
Militante de la culture écrite, Coline collabore à deux publications, à Paris et à Saint-Denis : *Le Chiffon* et *NoGoZone*. Dubitative quant au solutionnisme technologique, et ses avatars de l’économie dite circulaire, elle veut travailler à faire perdurer la capacité poétique du langage, ses étonnements, sa densité puissante.

Alexandre MONTINA
Quand il était aux Beaux-Arts de Nantes, Alexandre s’émerveillait de la Loire débordant sur la chaussée et des grains de sable emportés sous ses semelles. Depuis qu’il a rejoint le Master Écopoétique et création, il cherche les mots pour dire l’entropie et la richesse de ce qui se produit en son absence.

Margaux MOYA
À 22 ans, Margaux vit sur la Côte d’Azur. Elle enseigne le français à des élèves en cours particuliers et accompagne les jeunes auteurs dans la correction et la réécriture de leurs ouvrages. À son tour, elle continue d’apprendre l’écriture et s’exerce à la poésie, au théâtre, au conte et au roman.

Évelyne ROUX
Née à Lyon, désormais en Bretagne, Évelyne Roux a exercé différents métiers, travaillé à l’étranger… et toujours gardé un livre à la main. Enseignante aujourd’hui, elle se rêve demain apicultrice dans les Cévennes avec dix chiens, trois chats, cinq poules, deux lapins et des nuées de tourterelles.
ICONOGRAPHIE

Couverture ........................................................................................................................................... Couverture

A76-1732-85 - Space Shuttle tile test in 60MW Interaction Heating Facility N-238.
NASA, 1976 ............................................................................................................................................. 8

Drawing of contortions in clay beds. Orra White Hitchcock, 1828-1840,
Archives & Special Collections at Amherst College ........................................................................... 10

Parachuting. Anonyme, 1970's, Internet Archive ............................................................................... 15

Cellules nerveuses de la truffe d’un chien. Camillo Golgi, illustration tirée de l’ouvrage
“Sulla fina anatomia degli organi centrali del sistema nervoso”, 1885 ........................................... 17

Drawing of epochs of elevation. Orra White Hitchcock, 1828-1840,
Archives & Special Collections at Amherst College ........................................................................... 19

26 : STS100-E-5359 - The City of Tahta, Egypt, photographed from the Space Shuttle
Endeavour. NASA, 2001 ...................................................................................................................... 21

Drawing of coal basin and dike. Orra White Hitchcock, 1828-1840,
Archives & Special Collections at Amherst College ........................................................................... 23

ISS015-E-07725 - Marsh Island, Louisiana. NASA, 2007 ..................................................................... 27

Mushrooms. Anonyme, 1970's, Internet Archive ............................................................................... 28

S72-36972 - Color enhancement of a far-ultraviolet photo of the Earth. NASA, 1972 .................. 33

Postmen of the wilderness. Arthur Heming, illustration tirée de l’ouvrage
“Drama of the forests”, 1923, Royal Ontario Museum of Zoology ....................................................... 37

Drawing of seven lines of fossil footprints. Orra White Hitchcock, 1828-1840,
Archives & Special Collections at Amherst College ........................................................................... 41

Image 15 of Journal. Alexander Graham Bell, du 2 janvier 1903 au 26 août 1904
Alexander Graham Bell family papers .................................................................................................. 42

A79-7073. NASA, 1979 .......................................................................................................................... 46

Half-slice of artichoke, magnified. Nehemiah Grew, 1682, Missouri Botanical Garden ..... 49
À l’exception des images personnelles fournies par les auteur·ices et spécifiées comme telles, toutes les illustrations reproduites dans cette revue appartiennent au domaine public.
REMERCITEMENTS

Les éconautes, multitude écrivante du Master Écopoétique et création, remercient chaleureusement les responsables du Master Jean-Christophe Cavallin et Christine Marcandier, ainsi que leur professeure Catherine Mazauric qui leur a fait l’honneur d’écire un texte éditorial et dont la voix subtile et précise manquera à l’université.
Naturellement, les éconautes remercient l’ensemble des auteur·ices et les professeur.es dont la diversité des perspectives leur a ouvert la voie.
Merci à Diacritik d’accueillir la revue sur son site,
Merci également à l’excellent festival écopoétique Le murmure du monde organisé par Mathilde Walton, étudiante du master, de nous permettre d’y présenter la revue.
Merci à Gaïa de guider nos pas !

PARTENAIRES
DE LA REVUE

revue L'ÉCONAUTE

leconautelarevue@gmail.com
Facebook : @Revueleconaute
Instagram : @l_econaute

OURS

Rédactrices
Thi Colas
Marie Gaudou

Graphisme
Emilie Devèze

Iconographie
Arsène Marquis

Comité éditorial
Paul Lanotte
Margaux Moya

Special Guest
Christine Marcandier

Community Manager
Marie Julie

ÉPOKHÈ

Aix-Marseille université
Socialement engagée

DIACRITIK
- LE MAGAZINE QUI MET L’ACCENT SUR LA CULTURE -